

Un siècle de culture au *Devoir*

Jean-Hugues Roy, Université du Québec à Montréal

RÉSUMÉ

Afin de mesurer l'évolution de la présence de la culture dans les pages du *Devoir* depuis sa fondation, 5 200 éditions réparties entre 1910 et 2011 ont été analysées. Un « indice culture » fondé sur l'hypothèse distributionnelle utilisée dans l'analyse sémantique, en linguistique, a été mis au point. Il permet une description quantitative détaillée de la couverture culturelle du quotidien montréalais durant 101 ans. Il permet également de nuancer et de compléter les analyses qualitatives publiées jusqu'à maintenant dans la littérature.

ABSTRACT

In order to measure the evolution of the presence of culture in the pages of *Le Devoir* since its launch, 5,200 editions distributed between 1910 and 2011 have been analyzed. A "culture index" based on the distributional hypothesis used in semantic analysis, in linguistics, has been developed. It provides a detailed quantitative description of the cultural coverage of the Montreal daily for the past 101 years. It also qualifies and supplements the qualitative analyzes published so far.

« *Œuvre de liberté* ». « *Journal [...] inspiré* ». Lise Bissonnette décrit son journal comme une artiste sa toile. Dans la préface d'un ouvrage soulignant le 85^e anniversaire du *Devoir*, elle se désole cependant qu'« *il aura mis bien du temps à inclure la culture au sens propre dans sa culture générale* » (Bissonnette, 1994, p. 9-13).

La directrice de l'époque est bien sévère avec son quotidien qui aura attendu « *les années soixante pour qu'il cesse d'ignorer ou de boudier régulièrement l'art et l'écriture de son temps* » (*ibid.*). C'est donc, écrit-elle, pour offrir « *une réponse permanente aux carences d'hier* » (*ibid.*, p. 12) que *Le Devoir* est aujourd'hui « *en symbiose* » avec le milieu culturel québécois.

En effet, « *la culture n'a [...] pas toujours été une priorité dans les pages du Devoir* », rappelle Michel Bélair dans un autre ouvrage anniversaire, soulignant cette fois les 100 ans du quotidien (2010, p. 174-175). Si *Le Devoir* est un reflet du Québec, c'est qu'il n'avait pas grand-chose à refléter dans les deux premiers tiers du XX^e siècle : « *Il met en relief le rôle très secondaire que jouait la culture au Québec avant l'explosion des années 1960* » (*ibid.*, p. 175). Tout se joue, écrit Bélair en 1966, quand le journaliste Jean Basile crée le premier cahier « culture » du journal. Il y aurait donc deux périodes diamétralement opposées dans l'histoire de la place que *Le Devoir* réserve aux arts et à la culture dans ses pages : un désert de 56 années, suivi par une jungle luxuriante à partir de 1966.

Mais qu'en fut-il vraiment ? Quelques écrits, dans lesquels on puisera ci-dessous, ont retracé les principaux jalons de la couverture de la culture par le quotidien fondé par Henri Bourassa en 1910. Cependant, aucune étude de contenu n'a mesuré la place de cette couverture des débuts du journal à nos jours. C'est l'ambition de cet article qui va d'abord expliquer la méthodologie² utilisée pour réaliser cette étude de contenu quantitative, pour ensuite en présenter les principaux résultats et vérifier s'ils concordent avec les analyses qualitatives qui ont été publiées jusqu'à maintenant.

Le Devoir : 101 années numérisées

Depuis mai 2017, après un long travail de numérisation par les artisans de Bibliothèque et Archives nationales Québec (BAnQ), la presque-totalité³ des archives du *Devoir* sont accessibles en ligne (Nadeau, 2017). La période couverte commence avec la fondation du quotidien, le 10 janvier 1910, et s'étend jusqu'au 31 décembre 2011 (Bibliothèque et Archives nationales Québec, 2017). L'ensemble représente près de 50 000 fichiers PDF⁴!

Une numérisation de cette ampleur ouvre des perspectives nouvelles à la recherche. Il est ainsi possible pour une chercheuse ou un chercheur de se constituer un corpus comprenant la *totalité* du *Devoir*. C'est le choix qui aurait pu être fait dans le cadre de

² En appui à cette méthodologie, et dans un souci de transparence et de reproductibilité, différents scripts programmés pour réaliser cette étude, et fichiers afférents, sont rendus accessibles dans le compte github de l'auteur à l'adresse : http://github.com/jhroy/CdJ_LeDevoir.

³ Manquent de ces archives : 59 éditions du 1^{er} janvier au 10 mars 1920 (éditions non disponibles ou non numérisées, BAnQ n'explique pas pourquoi) ; deux éditions les 5 et 6 novembre 1975 (journées d'étude du syndicat) et 24 éditions du 12 novembre au 10 décembre de la même année (grève) ainsi que 56 éditions du 7 avril au 11 juin 1981 (autre grève).

⁴ Il y a davantage de fichiers que de jours de publication du *Devoir* entre 1910 et 2011, car chaque fichier représente un cahier. À partir de 1983, *Le Devoir* a été publié en plusieurs cahiers.

la présente étude consacrée à la place de la culture. Mais analyser 50 000 fichiers représente un travail colossal qui est davantage approprié pour un livre ou pour une thèse de doctorat. Pour un article, il est apparu plus raisonnable sur le plan méthodologique de procéder par échantillonnage. Mais quelle méthode choisir ?

Les études de contenu portant sur des quotidiens ont utilisé une grande variété de méthodes. En 1992, par exemple, trois chercheurs de l'Université du Texas ont examiné des phrases extraites des premières pages de trois éditions par année du *New York Times* et du *Los Angeles Times* pour chacune des 105 années comprises entre 1885 et 1989 ! Mais ils ne précisent pas quels jours ont été sélectionnés, ni comment (Danielson et al., 1992, p. 436-446).

En 1978, un professeur de l'Université d'État de l'Arkansas a analysé l'évolution de la lisibilité des quotidiens américains au cours du XX^e siècle en n'examinant que des journaux de 1904, 1933 et 1966 (Fowler, 1978, p. 589-591). Pourquoi trois années seulement et pourquoi ces années-là et non d'autres ? L'auteur indique qu'elles étaient représentatives des périodes qu'il souhaitait étudier.

Il n'y a que Lacy et ses collègues qui ont mis au point en 2001 une méthode d'échantillonnage systématique des quotidiens dans un dessein d'analyse de contenu. Elle consiste à « reconstruire » des semaines complètes en choisissant un échantillon aléatoire d'éditions de chaque jour de la semaine. Par exemple, si on souhaitait étudier un quotidien sur une période de cinq ans, on pourrait sélectionner au hasard 10 lundis, 10 mardis, 10 mercredis et ainsi de suite afin de se construire un échantillon aléatoire représentant 10 semaines (on pourrait choisir un nombre plus grand de semaines) de la période étudiée (Lacy et al., 2001, p. 836-845).

La méthode de Lacy et al. aurait pu être utilisée dans le cadre de la présente recherche, mais l'échantillonnage qui a finalement été choisi correspond davantage à la nature du sujet étudié. En effet, si on s'intéresse à la culture, quel est le jour de la semaine où il est le plus probable qu'un quotidien en traite ? Le samedi. Dès sa deuxième année d'existence, *Le Devoir* consacre son édition du weekend à la culture en annonçant « *une page littéraire hebdomadaire où ses lecteurs et ses lectrices trouveront une collection de lectures agréables et instructives, pour le dimanche* » (*Le Devoir*, 1911, p. 1). Le premier cahier « culture » du *Devoir* paraît le 3 septembre 1966, « *un samedi, bien sûr* » (Bélair, 2010, p. 174-175).

Le programme national de journalisme sur les arts de l'Université Columbia fait remarquer que les cahiers culturels publiés le weekend jouent un rôle majeur dans la couverture des arts de plusieurs quotidiens (Szántó et al., 2004, p. 170). En outre, les éditions du weekend des quotidiens nord-américains ont généralement tendance à être plus volumineuses (Gasher et Gabriele, 2004, p. 311-323), ce qui donne un corpus plus substantiel.

C'est ainsi que seules les éditions du samedi ont été conservées. Cela permet de constituer un échantillon à la fois exhaustif, puisqu'il couvre 101 ans, et homogène, puisqu'il est composé d'éditions publiées le même jour de la semaine. On compare donc la même chose tout au long de la période étudiée. L'échantillon final compte 10 753 fichiers représentant les 5 200 éditions du samedi du *Devoir* accessibles sur le site de BAnQ. Il s'agit d'un ensemble pertinent, cohérent et représentatif du sujet étudié, des qualités qui font partie des critères élaborés par Pincemin pour la constitution d'un corpus (1999).

Les limites de la numérisation

Quand on a recours à un corpus d'archives aussi anciennes, il convient d'être conscient de deux limites importantes : la mauvaise qualité de la numérisation et l'insuffisance des métadonnées.

La numérisation des archives du quotidien a été réalisée par BANQ à l'aide du logiciel de reconnaissance optique des caractères *ABBYY Recognition Server* (ABBYY, 2018). Ce logiciel est considéré comme la norme dans le domaine et il est souvent utilisé comme étalon pour comparer de nouvelles technologies de reconnaissance optique des caractères (Karatzas *et al.*, 2013, p. 1484-1493).

Mais si perfectionné soit-il, il n'est pas infallible. Les illustrations 1 et 2 montrent combien la numérisation d'archives aussi anciennes que celles du *Devoir* peut donner des résultats mitigés. L'illustration 1 est l'original de la page 3 de l'édition du 14 octobre 1916 ; l'illustration 2 montre les mots produits par la reconnaissance optique des caractères sur cette même page.

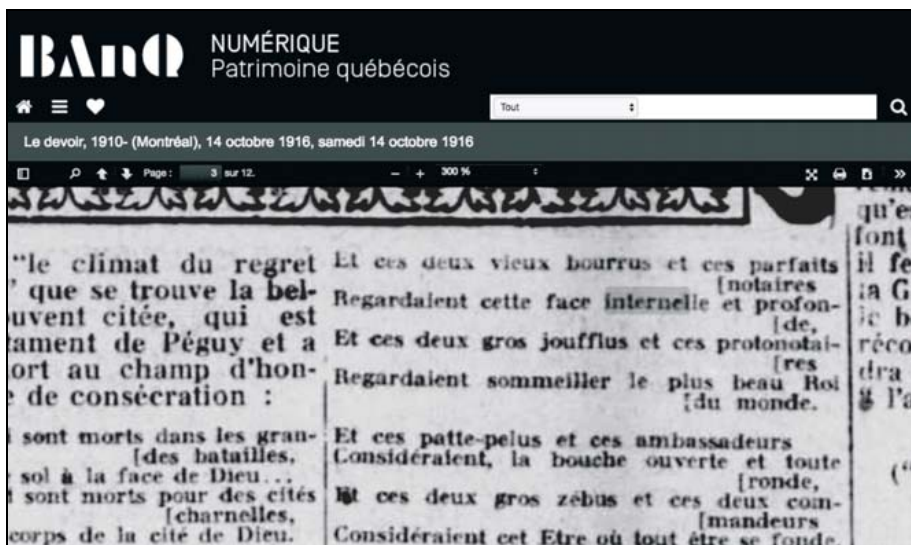


Illustration 1. Détail de la page 3 de l'édition du samedi 14 octobre 1916 du *Devoir*.

Plusieurs chercheurs ont déjà souligné que la qualité de la numérisation de périodiques anciens peut laisser à désirer. Des chercheurs finlandais ont évalué que des quelque 2,4 milliards de mots contenus dans les archives des périodiques datant de 1771 à 1910 numérisés par la bibliothèque nationale de leur pays, entre 70 et 75 % seulement étaient « *probablement exacts et reconnaissables* » (Kettunen *et al.*, 2017). Une équipe britannique est parvenue à une évaluation semblable en étudiant la base de données des journaux du XIX^e siècle de la British Library : seulement 78 % des mots ont été correctement numérisés, selon eux (Tanner *et al.*, 2009).

On ignore quel est le degré exact de qualité des archives du *Devoir*. Mais on peut rapporter que les mots mal numérisés y sont nombreux. Ce problème est-il grave ? Le doctorant en histoire François Dominic Laramée s'intéresse à la manière dont les revues publiées en France au cours des XVII^e et XVIII^e siècles traitaient de l'Amérique

française. La reconnaissance optique de caractères de ce corpus est, de son propre aveu, « *de mauvaise qualité* », mais c'est un corpus qui, selon lui, « *demeure utile lorsqu'il est question de 75 000 pages* » (Laramée, 2018). Les 5 200 éditions analysées pour cet article représentent 265 282 pages. Nous considérerons qu'en dépit d'une numérisation déficiente, il s'agit d'un corpus utile.

Le second problème relié à ces archives tient au fait que l'ordinateur ne « voit » pas la même chose que notre œil. Quand on consulte une vieille édition du *Devoir* sur le site de BAnQ, notre œil peut repérer les titres, le nom des journalistes. Il peut voir à quel endroit un article commence et se termine. Il peut distinguer une publicité d'un reportage ou d'une chronique. L'ordinateur ne « voit » rien de tout cela. Pour lui, chaque fichier est une longue enfilade de mots où tout est pêle-mêle : articles, titres, publicités, cotes de la bourse, horaires des émissions de radio, etc.

Le texte des archives du *Devoir* est en quelque sorte « pollué » par des éléments « étrangers ». Ce second problème est-il grave ? Dans la mesure où cette « pollution » se répète sur l'ensemble du corpus et dans la mesure, également, où la publicité pour des productions culturelles peut refléter l'importance que *Le Devoir* accorde à la culture de son temps, ce ne l'est peut-être pas.

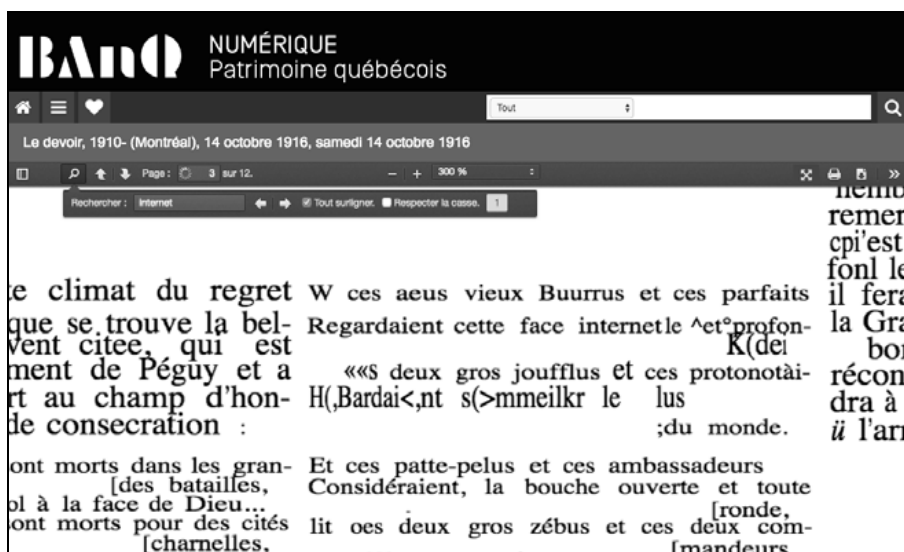


Illustration 2. Ce qui a été numérisé par Bibliothèque et Archives nationales du Québec pour ce même détail de la page 3 de l'édition du samedi 14 octobre 1916 du *Devoir*.

Il découle de ce second problème une autre préoccupation d'ordre méthodologique. Quand on fait des études de contenu sur des quotidiens, on aime bien mesurer la taille des articles, connaître le titre et l'auteur de chacun, identifier le sujet de l'article afin de le classer dans une catégorie adéquate. Le caractère non structuré de la numérisation des archives du *Devoir* ne permet cependant pas une étude de contenu aussi fine. Il n'y aura donc qu'une seule unité d'analyse, et une seule métadonnée accessible, qui sera la date de publication.

Extraction des archives et traitement du corpus

Chacun des 10 753 fichiers de notre échantillon étant en format PDF, il fallait d'abord en extraire le texte. Cela a été réalisé de façon automatisée grâce à un script informatique en langage python se servant d'un outil appelé *textract* (Malmgren, 2014). Au passage, le script faisait également une analyse lexicale qui consistait à décomposer l'ensemble du texte en une liste de symboles (ou *tokens*) au moyen d'un autre outil appelé le *Natural Language Toolkit (NLTK)* du langage python (Bird et al., 2009).

En analyse lexicale, les *tokens* sont, le plus souvent, des mots et des signes de ponctuation. Ainsi, la phrase précédente décomposée en *tokens* donnerait la liste suivante :

['En', 'analyse', 'lexicale', ',', 'les', 'tokens', 'sont', ',', 'le', 'plus', 'souvent', ',', 'des', 'mots', 'et', 'des', 'signes', 'de', 'ponctuation', '.']

Cette première opération a donné un total de près de 4,1 milliards de *tokens*. Tous, bien entendu, ne sont pas significatifs. C'est ainsi que tous les signes de ponctuation, les mots-vides (« à », « le », « qui », etc.) ainsi que tous les *tokens* composés d'un seul caractère ont été exclus. Ont également été retranchés certains artefacts issus de la numérisation (des symboles comme des carrés noirs, des losanges, des barres de soulignement, des barres verticales, etc.). Cette deuxième opération a permis de nettoyer le corpus et d'en réduire la taille à un peu plus de 171 millions de mots significatifs.

Une troisième opération a ensuite été effectuée. Il s'agit de la « lemmatisation », qui consiste à réduire tous les noms et adjectifs à leur forme canonique (par exemple : « grand », « grande », « grands » et « grandes » sont tous les quatre transformés en leur version au masculin singulier, à savoir « grand ») et à ramener tous les verbes conjugués à l'infinitif. Cette opération a été réalisée à l'aide de la version française de l'outil d'analyse morphosyntaxique *TreeTagger* (Schmid, 1995).

La lemmatisation n'est pas anodine (Lemaire, 2008, p. 725-732). Son utilisation doit être justifiée, car elle a des défauts. Elle transforme, par exemple, le mot « député » en « députer », même si, dans la majorité des cas, le mot d'origine décrit un parlementaire et n'est pas le participe passé du verbe députer. Dans le cas présent, cependant, les avantages de la lemmatisation ont semblé plus grands que ses défauts. On avait en effet besoin de réduire considérablement le nombre de formes de mots à considérer pour procéder à l'opération suivante, la plus importante.

Repérer les moindres traces de culture

En analyse linguistique, il y a belle lurette qu'on ne se contente plus de simplement compter les mots dans un corpus. On s'intéresse davantage à la co-occurrence des mots les uns avec les autres.

« *You shall know a word by the company it keeps* », dit l'un des pionniers de la discipline (Firth, 1957, cité dans Church et Hanks, 1990, p. 76-83). Par exemple, la présence du mot « pièce » dans un texte pourrait être considérée comme un indice que ce texte traite de culture. Mais sa présence seule ne suffit pas. Il faut vérifier son contexte, c'est-à-dire les mots apparaissant aux alentours. Si le mot qui suit, par exemple, est « théâtre », la probabilité qu'il soit question de culture sera plus grande que si c'est le mot « automobile ». Cette façon d'analyser la distribution d'un mot en fonction de son contexte est ce que les linguistes appellent l'« hypothèse

distributionnelle » (Sahlgren, 2006, p. 18) : « *Les méthodes d'analyse distributionnelle s'appuient sur l'hypothèse distributionnelle selon laquelle des mots qui se trouvent dans des contextes d'apparition similaires tendent à avoir des sens similaires* » (Heylen et Bertels, 2016, p. 51-64).

Maintenant, quel contexte utiliser, au juste ? Un seul mot avant et après, ou encore quelques mots, peuvent être appropriés. On peut utiliser une phrase, un paragraphe, un chapitre, voire un document au complet. Il n'y a pas de règle précise pour déterminer la granularité du contexte utilisé en analyse textuelle (Rizkallah, 2018). Tout dépend du corpus.

Or, le corpus dont on dispose a limité nos choix. Tel qu'expliqué ci-dessus, les divisions naturelles des textes du *Devoir* n'ont pas survécu à la numérisation : il n'est pas possible de diviser le corpus en articles, en paragraphes ou en phrases. Il a donc fallu procéder à une division « artificielle ». En fait, le texte de chacun des 10 753 fichiers de notre corpus a été divisé quatre fois : d'abord en groupes de 5 mots, puis en groupes de 10 mots, puis en groupes de 15 mots et enfin en groupes de 20 mots.

Ces groupes ont ensuite été analysés à tour de rôle dans le but de construire un indice de la présence de la culture dans chacun des fichiers. Cet indice est fondé sur l'hypothèse distributionnelle, reposant elle-même, selon Sahlgren, sur de solides fondations théoriques (2006, p. 18). Il permet en quelque sorte de mesurer « la quantité de culture » dans chacun de ces fichiers qui représentent une édition ou un cahier du *Devoir*. Voici comment cet indice a été calculé.

Chaque groupe de mots était d'abord comparé avec un premier thésaurus de mots directement relatifs à la culture⁵. Par exemple, le groupe de 10 mots suivants ne contient aucun des mots de ce thésaurus :

['époux', 'propriétaire', 'partie', 'demande', 'intéressés', 'juge', 'retarder', 'insaisissabilité', 'partir', 'questions']

Il est donc ignoré et l'« indice culture » ne change pas. On passe alors au groupe de 10 mots suivants. Il appert qu'on y trouve un des mots du premier thésaurus, le mot « œuvre » :

['vent', 'stabilité', 'loi', 'ad', 'hoc', 'législation', 'complément', 'couronnement', 'œuvre', 'comité']

On compare alors le groupe à un deuxième thésaurus de mots indirectement reliés à la culture⁶. Dans ce cas-ci, aucun mot du deuxième thésaurus n'est présent dans le

⁵ Ce premier thésaurus comprend 760 mots tels que « cinéma », « littérature », « festival », etc. Il comprend aussi certains artistes, personnages ou œuvres classiques comme « Schubert », « Cyrano », « Traviata », ainsi que certains lieux de culture comme « Hollywood », « TVA », « Croisette », etc. À chacun de ces mots a été attribuée une valeur de quatre ou de cinq points. Il a été constitué par l'auteur à partir d'une sélection aléatoire de 30 articles traitant de culture dans les pages du *Devoir* entre 1910 et 2011 (trois articles par décennie). Tous les mots directement relatifs à la culture contenus par ces articles ont été inclus dans le thésaurus.

⁶ Ce second thésaurus est constitué de 1 439 mots comme des émotions ou des épithètes pouvant être associées à des productions artistiques ou culturelles (« merveilleux », « populaire », « réel »), ou encore certains verbes (« écrire », « jouer », etc.) et qui n'ont de sens qu'en présence d'un mot du premier thésaurus. La majorité de ces mots ont une valeur d'un point, quelques-uns ont une valeur de deux ou de trois points. Ce second thésaurus a été constitué à partir du même échantillon aléatoire d'articles que le premier. La confection de ces deux thésaurus a été l'étape la plus longue et la plus fastidieuse de ce projet de recherche. Y a été utilisée une définition plutôt large de la culture, incluant des disciplines

groupe de 10 mots. C'est un cas où le mot « œuvre » est utilisé dans un contexte non-culturel (il appert qu'il est plutôt employé pour faire image et pour décrire un projet de loi ou le rapport d'un comité). Ici, ce groupe est également ignoré, notre « indice culture » ne change pas non plus et on passe au groupe de 10 mots suivants :

['eugène', 'duthoit', 'vient', 'publier', 'titre', 'organisation', 'professionnelle', 'livre', 'discute', 'science']

Ici aussi, on trouve un mot appartenant au premier thésaurus, le mot « publier ». On vérifie alors si le groupe contient aussi un des mots du second thésaurus. C'est le cas : le mot « titre » est présent. Ici, l'« indice culture » croît de la valeur du mot « publier » (5 points) et de celle du mot « titre » (2 points), donc de 7 points.

On pourrait se dire qu'il ne s'agit pas réellement de culture puisqu'il semble que ce groupe de 10 mots appartienne à un article décrivant la publication d'un livre sur la science ou sur les organisations professionnelles. Mais qu'importe : il s'agit d'un livre. C'est une trace de culture. Et l'indice mis au point pour cet article a justement été conçu afin de repérer les moindres traces de culture, traces qui auraient pu passer inaperçues dans une analyse de contenu plus classique.

L'« indice culture » de chacun des 10 753 fichiers de l'échantillon a ensuite été divisé par le nombre total de mots dans ce fichier. Il en résulte un « indice culture relatif » qui a été regroupé par année afin de produire la figure 1.

Résultats

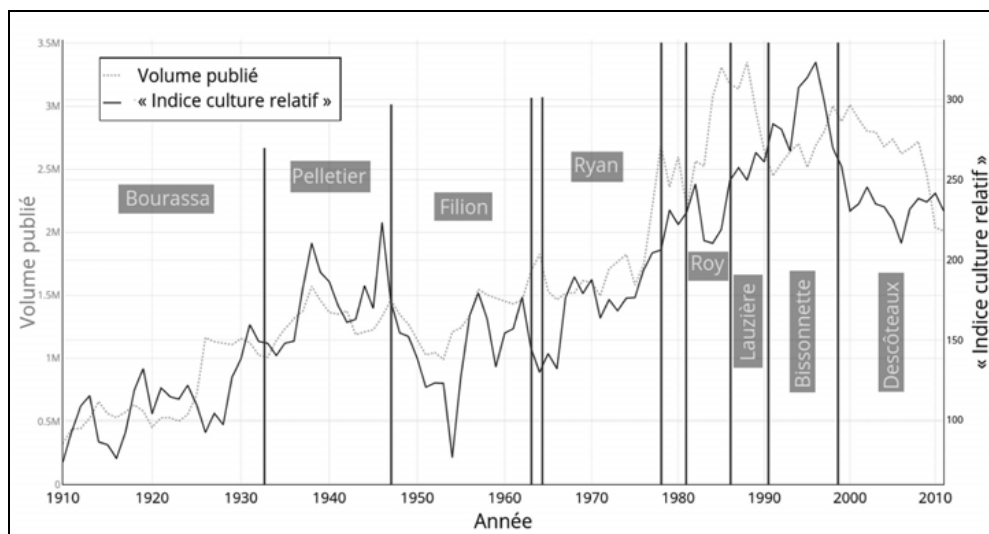


Figure 1. L'« indice culture relatif » (ligne noire, échelle à droite) et le volume total de mots publiés (en millions, ligne pointillée grise, échelle à gauche) dans Le Devoir, avec les mandats des différents directeurs et directrice (1910-2011).

comme l'architecture, le design, les arts médiatiques, la mode, entre autres. Éminemment perfectibles, ils peuvent tous deux être consultés dans le site github de l'auteur.

La figure 1 montre que les analyses de la couverture culturelle du *Devoir* qui ont été publiées jusqu'à maintenant méritent d'être nuancées. Ces analyses considéreraient globalement qu'il y avait deux périodes : avant les années 1960, le journal ne faisait qu'une couverture anémique de la culture, au mieux, une couverture folklorique ; après, *Le Devoir* était un phare du milieu culturel québécois.

Selon la distribution annuelle de notre « indice culture relatif », la proportion de culture dans les pages du *Devoir* a bel et bien progressé depuis sa fondation, en 1910, mais c'est une progression en dents de scie. La décennie 1960 n'est pas un tournant aussi déterminant que l'ont décrit d'autres auteurs. La proportion de culture de certaines années de la décennie 1940, par exemple, a été supérieure à celle de certaines années des décennies 1970 et 1980. Par ailleurs, il semble que la proportion de culture dans les pages du *Devoir* soit en recul depuis le tournant du millénaire.

Examinons ces résultats chronologiquement de façon plus détaillée.

Les années Bourassa

Fervent catholique, Henri Bourassa campe immédiatement la mission de son journal. Il s'agit de défendre la « race » canadienne-française et sa religion. La culture n'est pas exclue des pages du jeune quotidien, mais instrumentalisée. *Le Devoir* des années 1910 « lutte contre les valeurs véhiculées par la culture britannique et américaine » (Lacroix, 1994, p. 163-181), une œuvre essentiellement éducative qui vise en fait à « promouvoir celles [les valeurs] associées à la culture française, à condition qu'elles servent le catholicisme » (*ibid.*).

Le premier éditorial du fondateur, *Avant le combat*, donne le ton : « Nous ne donnerons pas à nos lecteurs le genre de joyeusetés qu'on trouve à foison dans les journaux "à grand tirage et à petites images" » (Bourassa, 1910, p. 1). En page 2, un message sollicite les « hommes d'affaires » pour qu'ils achètent de la publicité. Mais le journal prévient, en lettres majuscules, qu'il ne prendra pas n'importe quoi : « NOUS REFUSONS D'ANNONCER dans le *Devoir*, les mauvais livres, les théâtres immoraux [...], en un mot, tous les négoces [...] propres [...] à propager le vice » (*Le Devoir*, 1910, p. 2). Pas très gai, *Le Devoir* des premières années.

On s'y méfie des courants de l'art contemporain, l'expressionnisme et le cubisme, naissant. Recensant une exposition à la bibliothèque Saint-Sulpice, un journaliste du *Devoir* s'en moque en ces termes : « Cette exposition de talents canadiens est en même temps un hommage à la nature canadienne. On se sent "chez nous" dans cette salle aux murs couverts de toiles représentant des fermes, des paysages familiers, des poules tout à fait nature, des femmes au rouet et au "métier". Voilà au moins qui nous repose des danseuses grecques, des jardins anglais, des vaches tricolores et cubiques ! » (Bilodeau, 1916, p. 1).

On jette le même regard suspicieux sur la musique de nos voisins du sud : « L'invasion américaine, avec ses "coon-songs"⁷ et ses vaudevilles grotesques, voilà le fléau qui s'abat sur notre peuple. On préfère applaudir un bouffon ou une drôlesse qu'un chanteur distingué ou une diva de renom » (Ouimet, 1910, p. 5).

La culture ne peut s'inscrire que dans la tradition. « En 1910, la culture, pour l'élite canadienne-française, c'est la poésie », rappelle Jean Royer (1985, p. 21, 31). *Le Devoir* en publie régulièrement sur sa première page. Mais c'est une poésie « édifiante et

⁷ Genre musical qui présentait une image stéréotypée et péjorative des Noirs (les « coons ») à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle.

terroiriste » (*ibid.*). C'est ainsi que le journal célèbre un article de Marius Barbeau dans *La revue canadienne*, qui invite les artistes canadiens-français à emprunter « les sentiers lumineux et odorants de leur terroir » : « Quel profit nos littérateurs, nos musiciens, nos peintres et nos sculpteurs "s'ils sont bien avisés", retireraient de cette fréquentation des choses du pays » (Pelletier, 1918, p. 1).



Illustration 3. Exemple de la page littéraire des premières années du *Devoir* (ici, dans l'édition du 5 avril 1913).

Sinon, elle ne peut avoir de valeur que si elle vient du Vieux-Continent. On trouve une page littéraire dans la plupart, sinon toutes les éditions du samedi des premières années du *Devoir*, mais « jusqu'à la Première Guerre mondiale, dans ce coin littéraire, paraîtront les articles des Européens : Daumier, Jacques Banville, Théodore Botrel » (Hamel, 1994, p. 182-214), etc.

Reste que cette chronique occupe une place importante dans le journal. Elle n'est pas reléguée à la fin, mais se retrouve souvent en page 3, immédiatement après les nouvelles politiques et générales, avant l'économie et le sport. Dans la deuxième moitié de la décennie 1910, on verra même apparaître des « pages canadiennes » qui célébreront les auteurs canadiens-français du XIX^e siècle (*ibid.*, p. 190-191).

Ces pages semblent responsables d'une croissance marquée de notre « indice culture relatif », entre 1915 et 1919. L'arrivée de Frédéric Pelletier et de sa chronique « La vie musicale » (voir illustration 4), qui paraîtra tous les samedis à partir d'octobre 1914, pourrait également y être pour quelque chose. « *Figure méconnue* », Pelletier a donné à la critique ses lettres de noblesse au cours des premières décennies du *Devoir* et régulièrement réclamé que l'enseignement de la musique soit dispensé dans les écoles québécoises (Baillargeon et Pichette, 1994, p. 215-250).



Illustration 4. Chronique « La vie musicale » de Frédéric Pelletier, édition du 25 septembre 1920.

La décennie qui suit voit cependant l'« indice culture relatif » du *Devoir* lentement décliner. Les « années folles » semblent moins friandes de culture. Sont pourtant publiés, ces années-là, quantité de feuilletons. C'est également à la fin des années 1920 qu'apparaissent les premiers horaires des émissions de radio (voir illustration 5)⁸. Ces horaires, comme les calendriers culturels qui verront le jour plus tard au XX^e siècle, ne sont généralement pas considérés comme de la « véritable culture » dans la littérature sur le journalisme culturel. Une vaste enquête sur la place des arts dans les médias aux États-Unis, en 2004, tend à les décrire comme une forme inférieure : « *At the majority of newspapers, however, the increased emphasis on the weekends came from an effort to deliver listings rather than journalism* » (Szántó et al., 2004, p. 170). Reste que ces horaires sont des « traces de culture » et notre « indice culture », qui n'a pas été conçu pour faire des jugements de valeur, en a tenu compte.

La culture, partie intégrante du projet d'Henri Bourassa, s'est exprimée différemment dans la décennie 1920. Le fondateur y a davantage fait de son journal un instrument de défense de la « race », de sa langue et de sa religion, qu'un outil de promotion du nationalisme (Nadeau, 2010, p. 48-51). *Le Devoir* doit orienter ses lecteurs « vers les sources de la vraie et solide culture », écrit Bourassa dans une série réfléchissant sur les dix ans de son quotidien (1920, p. 1). Cela signifie aussi qu'il s'acharnera comme curé en chaire sur le cinéma naissant pendant plusieurs années. « *Prenons tout de suite l'offensive !* » clame un éditorial de 1926 sur la menace de producteurs américains de ne plus distribuer leurs films au Québec parce que la censure y est trop sévère : « *Le film américain fait une œuvre mauvaise. Il est vulgaire. Il pêche contre le bon goût aussi*

⁸ À noter qu'initialement, le mot « radio » était présenté au masculin.

souvent que contre la morale [...] Il introduit chez nous le goût des choses américaines les plus condamnables [...] Les acteurs américains millionnaires remplissent les dépêches de presse de leurs goujateries de nouveaux riches, de leurs aventures matrimoniales, de leur polygamie ou de leur polyandrie successive légalisée par le divorce le plus scandaleusement facile » (Dupire, 1926, p. 1, partiellement cité dans Lever, 2010, p. 55-57).

LE RADIO	
Programmes de samedi	
Postes canadiens	
CRAC, 411m. Montréal. — 7 h.: Causerie. 7 h. 15: Orchestre du Windsor. 8 h. 15: Ouverture du salon d'automobile, par le maître Martin et M. O. Linbrou, directeur de la "Montreal Auto Trade Association". CIVF, 413m. Montréal. — 12 h. 35: Or- chestre du Mont-Royal, bouras, etc. 4 h. 45: Thé.	
Postes américains	
NUMEROS INTERESSANTS	
Jeudi soir, à 9 heures, aux postes WJZ, WBZ, KDKA, Billy Murray, ténor. Jeudi soir, à 10 heures, au poste WLW, opéra Il Trovatore. Vendredi soir, à 9 heures p.m., opéra Faust, par la Chicago Opera Company, Edith Mason, Irène Pavloska, Maria Gles- sens, Charles Hackett, Richard Bonelli et Vanni-Marcoux, sur les postes WEA, WEA et chaîne: WJZ, WBZ, WGN, KDKA, WGN et	
WEBH, 370.2m. Chicago. — Musique. WOR, 465m. New-York. — Studio. 6 H. 30 P. M. KDKA, 309m. E. Pittsburgh. — Symphonie. WEAF, 492m. New-York. — "Samson et Dalila". 7 H. P. M. WJZ, 435m. New-York. — Carillon. WOR, 217m. Chicago. — Ensemble. 7 H. 30 P. M. WBAL, 246m. Baltimore. — Concert. WBZ, 353m. Springfield. — Concert. 7 H. 45 P. M. WOR, 465m. New-York. — Concert. 8 H. P. M. WBAL, 418.4m. New-York. — Concert. WEBH, 370.2m. Chicago. — Concert. WLWL, 684.4m. New-York. — Chœur des Paulistes. 8 H. 30 P. M. WGN, 303m. Chicago. — Concert. WJZ, 435m. New-York. — Concert. 9 H. P. M. WPG, 296.8m. Atlantic City. — Concert. 9 H. 15 P. M. WEAF, 492m. New-York et chaîne. — Ann Mack, soprano, et Josef Hofmann. 10 H. P. M. WJZ, 435m. New-York. — Godfrey Lud-	

Illustration 5. Horaire des émissions de radio publié le 22 février 1927.

Quelques années plus tôt, le journal rapportait une conférence de deux avocats qui dénonçaient le cinéma en termes qui paraissent aujourd'hui tout à fait caricaturaux : « Les cinémas sont des foyers de corruption [...] Il suffit de lire les comptes-rendus de la cour juvénile pour s'en convaincre. Les enfants qui y comparaissent avouent que c'est au cinéma qu'ils ont appris à voler, à désobéir à leurs maîtres, à leurs parents. C'est là qu'on ridiculise le mariage [...] Ainsi, le cinéma est une prime à l'immoralité. Beaucoup de jeunes ménages, jadis heureux, doivent leurs malheurs à la fréquentation du cinéma. À cause de la lumière absente à l'ambiance immorale qui y règnent [sic], les jeunes y sont exposés à des dangers très graves » (Le Devoir, 1920, p. 5).

Le journal d'Henri Bourassa se fait aussi le porte-étendard des pourfendeurs d'autres formes d'expression artistique jugées immorales par les autorités ecclésiastiques des années 1920. Une lettre du cardinal Louis-Nazaire Bégin est éloquent à cet égard. Il y met en garde les lecteurs du *Devoir* contre le « mauvais théâtre [...] devenu l'un des pires instruments de déformation morale et religieuse », dénonce l'« occasion prochaine de péché mortel » qu'est le cinéma, et prohibe les « danses lascives » ainsi qu'« une autre forme du paganisme renaissant : [...] les modes indécentes que nous avons la douleur de voir pénétrer dans trop de familles pourtant chrétiennes » (Le Devoir, 1923,

p. 2, cité dans Nadeau, 2010b, p. 58-61). Même un article comme celui-là, s'il avait été publié un samedi, aurait contribué à l'« indice culture » de cette édition. Mais force est de constater que même si le journal en parlait en mal, la proportion de culture dans ses pages a lentement décliné entre 1919 et 1928.

Pelletier et Filion : un « indice culture » en dents de scie

Les deux dernières années du mandat d'Henri Bourassa sont cependant marquées par un sursaut de l'« indice culture », une progression qui se poursuivra sous la direction de son premier successeur, Georges Pelletier. Celui-ci dirigera le journal de 1932 jusqu'en 1947, des années difficiles, marquées par la crise économique qui a suivi le krach boursier de 1929, puis par la Seconde Guerre mondiale.

Malgré ces événements dramatiques, la culture semble avoir été relativement florissante dans les pages du *Devoir*. Notre « indice culture relatif » atteint pendant cette période des sommets qu'il ne retrouvera pas avant les années 1980. Cette croissance est difficile à expliquer, car l'ère Pelletier s'est faite dans « la paisible continuité » (Gingras, 1985). Peut-être y a-t-il eu un « effet Lionel Groulx » ? « *Écrivant sous plusieurs pseudonymes, l'abbé Groulx donnera au Devoir une quantité incroyable de textes. De même, la plupart de ses conférences, tant dans le domaine de la littérature que du nationalisme, trouveront un écho permanent dans le journal* » (*ibid.*, p. 116).

Quelques innovations de la rédaction pourraient également permettre d'expliquer ce sursaut. Il y a d'abord la parution, à compter de 1934, d'un *Supplément du samedi*, dans la droite ligne de la défense de la « race » prônée par Bourassa, assaisonnée au goût fascisant de l'époque : « *Devant paraître le quatrième samedi de chaque mois, [l]es rubriques sont les suivantes : [...] la colonisation ; [...] les syndicats catholiques ; Jeune Canada (mouvement d'extrême droite) ; [...] la jeunesse militante ; [...] la fiancée, l'épouse et la mère, en somme des rubriques qui devaient sans nul doute plaire à la "Société des gens de chez nous" et à celle des "Canadiens natifs" qui prônaient la haine des étrangers et le retour à la terre tant en Gaspésie qu'en Abitibi* » (Hamel, 1994, p. 182-214).

Il y a également, en février 1936, la création d'une page intitulée « Les livres et leurs auteurs » qui fait « *la propagande de la littérature honnête* » (*ibid.*, p. 195) puis, entre 1942 et 1944, d'une autre appelée « Les lettres au Canada français ». L'auteur de cette dernière, Roger Duhamel, est non seulement « *le premier journaliste affecté à la culture [du Devoir], le premier critique dramatique et littéraire* » (Cayouette, 1995, p. E12-E14), mais il est peut-être le premier scribe du journal à faire de la culture un outil politique : « *Duhamel prendra la défense de ceux qui sont contestés par les autorités, tout particulièrement André Gide, la bête noire du clergé québécois* » (Hamel, 1994, p. 198).

On sent aussi, dans les années Pelletier, que *Le Devoir* assouplit sa position sur le cinéma et en traite davantage. Il publie même un « ciné-guide » à partir de 1937 (Royer, 1985, p. 21, 31). Mais dans le domaine des beaux-arts, on assiste au phénomène inverse. Les années 1932-1947 sont « *la période où les arts visuels sont traités avec le plus de parcimonie et de façon la plus irrégulière de toute l'histoire du quotidien* » (Lacroix, 1994, p. 163-181). Notre « indice culture relatif » ne semble pas avoir mesuré cette indifférence dans les pages du journal.

DEVOIR, MONTREAL, SAMEDI 1er AVRIL 1939

Le Cinéma

Explication d'un succès

Il ne semble pas exagéré de dire que le cinéma français a atteint aujourd'hui la première place dans le monde. Et pourquoi pas?

Les États-Unis ont gardé la quantité, mais l'axe de la qualité est passé en France. Avec des moyens techniques et financiers longtemps inférieurs, les studios de Joinville ont battu Hollywood.

Entre Piccadilly et Oxford Circus, Londres affrait, paraît-il, au début du présent mois de mars, cinq grands films français dans ses cinémas. New-York a tenu La Grande Illusion pendant de longs mois à l'affiche cet hiver.

Ce succès est sans doute dû à un excellent emploi des capitaux. Il y a très peu de gaspillage dans les studios français. Les solaires, à l'encontre de ce qu'il se pratique aux États-Unis, sont maintenus à un niveau raisonnable. On cite, n'est-ce pas, le cas du metteur en scène Duvalier, qui est venu en Amérique tourner un film, pour lequel la com-

L'horaire des spectacles

CINEMA DE PARIS — "L'affaire Lafarge" à 11 h, 23, 3 h, 55, 4 h, 30, 6 h, 25, 8 h, 35.

ST-DENIS — "Golgotha" à 11 h, 49, 3 h, 15, 6 h, 25, 10 h, "Donaratus de St-Aquil" à 1 h, 15, 4 h, 50, 8 h, 25.

PALACE — "Wife Husband and Friend" à 10 h, 12 h, 11, 2 h, 40, 3 h, 56, 5 h, 28, 10 h, 01.

CAPITOL — "Kierulff's Baby" à 10 h, 10, 12 h, 12, 3 h, 34, 6 h, 16, 8 h, 28, "Paul and Louise" à 11 h, 17, 1 h, 39, 4 h, 41, 7 h, 23, 10 h, 05.

PRINCEPS — "Budden Broke" à 10 h, 20, 12 h, 59, 3 h, 39, 6 h, 19, 8 h, 58, "Hans Imperial" à 11 h, 2, 3 h, 00, 4 h, 45, 7 h, 25, 10 h, 00.

Ciné-Guide

Quelques indications sur les films à l'affiche aujourd'hui

"Tirée et texte scénaristique" — Tous dimanches Ottawa 1939.

Premières

"Cinéma de Paris"

"GOLGOTHA", AU SAINT-DENIS



Une scène sublime du film grandiose "Golgotha" repris à la demande générale au Saint-Denis pour une seule semaine. Le rôle du Christ est tenu par Robert LeVigan.

Illustration 6. Page cinéma de l'édition du 1^{er} avril 1939.

Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, sous le couvercle de la marmite du duplessisme, le milieu culturel québécois est en ébullition. Le troisième directeur du *Devoir* entend bien le refléter : « *Nous projetons avec le temps de faire la part très large aux lettres et aux arts* » (Filion, 1947). Mais cette volonté ne se traduit pas en action : « *La publication de Refus global par Borduas et le [sic] membres du groupe des automatistes [en 1948] donna prise à peu de commentaires dans les pages du Devoir* » (Lacroix, 1994, p. 172). André Laurendeau, alors jeune rédacteur en chef adjoint, dénonce l'intervention politique qui a présidé au renvoi du principal auteur du manifeste. Mais il prend bien soin de préciser que Paul-Émile Borduas est, « *sur le plan intellectuel et moral, un adversaire* » : « *M. Borduas exalte l'instinct, veut supprimer toutes les contraintes morales et religieuses, bref se situe aux antipodes de notre pensée sur tous les terrains. [...] Ses attitudes nous inspirent la plus violente antipathie* » (Laurendeau, 1948, p. 1).

Ainsi, les sept premières années du mandat de Gérard Filion sont marquées par un recul constant de notre « indice culture relatif » qui atteint, en 1954, un creux jamais atteint depuis 1916. Pourtant, plusieurs analystes font valoir que dans les années de la Grande Noirceur, *Le Devoir* a été un phare : « *L'arrivée d'une nouvelle revue dirigée par Pierre Elliott Trudeau, Cité libre, donne l'occasion au Devoir de s'acoquiner avec un milieu hautement intellectuel, composé de laïcs à l'esprit large et aux visions avant-gardistes* » (Gingras, 1985). Les apparitions fréquentes d'André Laurendeau, maintenant rédacteur en chef, dans ce nouveau média qu'était la télévision, contribuèrent également à faire du journal « *un moyen de diffusion des idées anti-conformistes de l'époque* » (*ibid.*).

Mais il faut dire que c'est surtout sur le plan politique que *Le Devoir* brassait la cage. Ce fut l'époque de la grève de l'amiante (1949), durant laquelle les journalistes du quotidien ont joué un rôle de premier plan. Sous la plume de son correspondant parlementaire, Pierre Laporte, le journal a également publié plusieurs nouvelles embarrassantes pour le gouvernement Duplessis dans les années 1950. « *Jamais, dans l'histoire du quotidien, ces questions n'ont occupé autant de place* » (Shields, 2010, p. 106-107). Aux dépens, peut-être, de la culture ?

Durant cette décennie, la littérature avait malgré tout une position enviable dans les pages du *Devoir*.



Illustration 7. Sous la direction de Gilles Marcotte, la page littéraire « fut l'une des plus brillantes qu'ait connues Le Devoir » (Hamel, 1994, p. 200).

Sous la direction de Gilles Marcotte, la page littéraire « fut l'une des plus brillantes qu'ait connues Le Devoir, par sa variété, par son équilibre, même par sa mise en page qui était particulièrement soignée » (Hamel, 1994, p. 182-214 ; voir illustration 7). Mais l'air du temps étouffe la musique populaire, reconnue à Paris une décennie avant de l'être ici. Et Sylvain Cormier de rappeler que *Le Devoir* a initialement levé le nez sur Félix Leclerc et s'est félicité de l'interdiction faite à Elvis Presley de présenter son spectacle au Forum (Cormier, 2010, p. 132-133). Le poids de la tradition semble encore inhiber la couverture culturelle. Les choses vont changer avec le directeur suivant.

Ryan et Roy : les temps modernes

Le mouvement avait été entamé par Gérard Filion. Mais c'est Claude Ryan qui parachèvera la transformation du *Devoir*, « davantage porté à se concevoir et se définir comme journal, avec tout ce que ce titre comporte d'exigences professionnelles plutôt que comme instrument au service d'une cause » (Ryan, 1970, p. 4).

Il s'agit, en somme, de faire du *Devoir* un journal de référence. Mais qu'est-ce qu'on entend, au juste, par « journal de référence » ? Longtemps professeur émérite à l'Université du Missouri, John C. Merrill a beaucoup réfléchi à cette question. À deux reprises au cours de sa carrière, en 1968, puis en 1999, il a publié des palmarès des meilleurs quotidiens de la planète. Ses critères ont été construits grâce à des entretiens et des témoignages recueillis auprès de personnalités ne travaillant pas dans les médias.

Il ressort de ses travaux que la culture est un des critères déterminants de la qualité d'un journal : « Ainsi, les quotidiens de référence accordent une place prépondérante à l'actualité internationale et à la culture avec un grand "C", adoptent un ton sérieux et une écriture sophistiquée, exercent une influence sur les leaders d'opinion et servent d'exemples aux journalistes professionnels » (Merrill, 2000, p. 6). Il ajoute que les journaux de référence délaissent les trois « S » (sang, sexe et sport) qui sont le pain et le beurre de la presse populaire : « Leur couverture met clairement l'accent sur certains secteurs : la politique, les affaires étrangères, l'économie et les finances, les sciences, les arts et la littérature » (*ibid.*).

C'est ainsi que dès l'arrivée de Ryan comme directeur, le 1^{er} mai 1964, « *les pages du journal, tant pour l'apparence que pour le contenu, se rafraîchissent. Les arts et lettres y prennent de l'importance* » (Gingras, 1985, p. 207). Riche d'un profit de 300 000 dollars, confortable pour l'époque et pour la taille de l'entreprise, *Le Devoir* fait peau neuve.

En 1966, il innove en créant un cahier culturel : « *C'est lorsque Claude Ryan s'est mis à céder, quelque part au milieu des années 1960, aux arguments d'un fils de plâtrier russe immigré, Jean Basile, que les pages culturelles [...] ont commencé à prendre de plus en plus de place dans le journal* » (Bélair, 2010, p. 174-175). Le succès est instantané. Grâce à cet accent sur les arts et les spectacles, *Le Devoir* « *attire une clientèle croissante, intéressée à l'épanouissement de la culture québécoise, mais également ouverte aux courants culturels étrangers* » (Gingras, 1985).

Ces changements sont reflétés par notre « indice culture relatif » qui grimpe substantiellement dans les premières années du mandat de Claude Ryan. Pour Réginald Hamel, cette période (1963 à 1970) est un véritable « âge d'or », « *tant par le choix des collaborateurs que par l'originalité du contenu* » (1994, p. 203). À la barre du cahier culturel, Jean Basile « *conçoit ces pages à la façon d'une revue non seulement en ce qui a trait au contenu littéraire, mais aussi avec des perspectives tous azimuts dans les divers domaines de la culture, en faisant appel à une variété de disciplines [...] Pour la première fois, les Salons du livre de Montréal sont [...] bien couverts, et par des articles puissants et des interviews de première main (ibid.)* ».

Basile quitte cependant *Le Devoir* en 1970 pour fonder la revue *Mainmise*, icône de la contre-culture québécoise. Suit une « *"période grise" qui se passe entre la crise d'Octobre de 1970 et l'élection du Parti québécois en 1976* » (Royer, 1985, p. 21, 31), période dont le flottement est également reflété par notre « indice culture relatif ».



Illustration 8. Le cahier du samedi 28 novembre 1987, typique des pages culturelles des années 1980.

Les directeurs qui suivront Ryan poursuivront sur cette lancée. Durant presque toute la décennie 1980, la proportion de culture dans les pages du *Devoir* ne cessera de croître. En cela, le journal répond aux attentes de ses lecteurs. Un sondage réalisé en 1984 auprès de 641 abonnés révèle que « *les deux tiers sont allés au cinéma dans les trois derniers mois [et que] 54 % ont assisté à un spectacle, ce qui les situe comme d'importants consommateurs de biens culturels* » (Carignan et Martin, 2017, p. 55).

On remarque cependant un creux entre 1981 et 1986 dans la courbe de notre « indice culture relatif ». Ces années correspondent à une période où la taille du journal gonfle d'environ 30 à 40%. C'est aussi l'époque où le directeur Jean-Louis Roy (1980-1986) se prend « *à rêver de positionner Le Devoir comme la référence du Québec en matière économique, enviant l'influence reconnue au Globe and Mail dans le Canada anglophone* » (Bérubé, 2010, p. 182-183). Une nouvelle section, puis un mensuel distinct sur papier glacé, *Le Devoir économique*, sont créés. Le mensuel sera abandonné en 1989. Sans nécessairement s'être fait au détriment de la culture, cet accent sur l'économie semble à tout le moins avoir engendré une diminution relative de la place du culturel dans les pages du quotidien au début des années 1980. C'est en tout cas ce que semble démontrer le recul enregistré par notre « indice culture relatif » au cours du mandat de M. Roy.

Le crescendo Bissonnette

C'est sous la direction de Lise Bissonnette (1990-1998) que la couverture culturelle du *Devoir* va connaître son apogée. « *S'il est un domaine auquel elle tient plus particulièrement, c'est sans aucun doute celui de la culture et de la vie artistique. À ce chapitre, Lise Bissonnette annonce tout de suite la couleur : "Le Devoir doit plus que jamais informer sur l'art qui se fait, s'écrit, s'expose comme il peut"* » (Watine, 2000, p. 28-47).

C'est que la directrice fait de la culture une affaire personnelle. Régulièrement, Mme Bissonnette parle de culture dans ses éditoriaux. Elle tient aussi à faire du *Devoir* un beau journal. En 1993, elle crée ainsi le premier poste de direction artistique de l'histoire du quotidien. Celle qui l'occupe, la designer Lucie Lacava, va présider à une refonte majeure de la maquette graphique, qui se méritera de nombreux prix dans les années suivantes et « *qui lui permettront de s'afficher, plus d'une fois, comme "le plus beau journal du monde"* » (*Le Devoir*, 2010).

Lise Bissonnette va accompagner ces changements de forme d'un effort sur le fond. En 1995, alors qu'on souligne les 85 ans du *Devoir*, huit journalistes couvrent l'actualité culturelle au jour le jour, sans compter une quinzaine de collaborateurs réguliers pour alimenter de nombreuses chroniques du samedi qui touchent à tous les arts, du théâtre à la littérature, en passant par la télé, la musique et le design : « *Certains samedis d'automne, en haute saison artistique, Le Devoir offre [...] à ses lecteurs plus de 40 pages d'information culturelle et littéraire réparties en deux cahiers [...] le tout dans une facture visuelle à ce point soignée et audacieuse qu'elle constitue en elle-même une œuvre d'art* » (Cayouette, 1995, p. E12-E14).



Illustration 9. Titres surdimensionnés, espaces aérés, sont les marques de commerce de la maquette créée en 1993 et qui subsiste encore en grande partie dans *Le Devoir* de 2018.

Il n'est donc pas étonnant que notre « indice culture relatif » atteigne des sommets inégalés entre 1994 et 1996. « *Le Devoir est maintenant – espérons que cette place n'est pas provisoire – un interlocuteur privilégié pour le milieu artistique québécois* », concluait Laurier Lacroix dans un chapitre sur la couverture des arts par le quotidien (1994, p. 174). Comme pour le rassurer, Lise Bissonnette promettait, en préface du même ouvrage, que cette place était « *une réponse permanente aux carences d'hier* » (Bissonnette, 1994, p. 9-13).

Mais cette prépondérance sera tout sauf permanente. Dès les dernières années du mandat de Mme Bissonnette, la place de la culture fléchit au *Devoir* pour redescendre, durant toute la première décennie du XXI^e siècle, au même niveau que durant les années 1980. On remarque, en parallèle, que le volume publié par *Le Devoir* a diminué après le tournant du millénaire, plus particulièrement entre 2008 et 2010. Si la part relative de la culture a également diminué, c'est que le successeur de Lise Bissonnette, Bernard Descôteaux, dans son premier éditorial comme directeur, a annoncé qu'il souhaitait diversifier les thématiques abordées par le journal : « *Il a réussi au cours de la dernière décennie son rendez-vous avec la culture. D'autres rendez-vous l'attendent. Il faudra s'ouvrir davantage à l'économie et à la socio-économie, à la science et à l'éducation, aux affaires juridiques et judiciaires, à l'information internationale aussi. Ce sont tous des secteurs porteurs d'enjeux qui modèleront profondément l'avenir de notre société et auxquels il faut s'intéresser plus attentivement* » (Descôteaux, 1999).

Notre « indice culture relatif » tend à démontrer que cela s'est fait aux dépens de la culture qui a vu sa part diminuer sensiblement dans les pages du *Devoir* après 1998.

Conclusion

L'« indice culture relatif » mis au point pour cet article offre une mesure brute, sans nuance, et forcément imparfaite de la couverture culturelle du *Devoir*. Elle a ses limites, qui ont bien été exposées plus haut. Il faudrait, pour en tester la robustesse, faire au moins trois nouvelles études.

Il faudrait d'abord examiner quels résultats seraient obtenus avec un échantillon construit en n'utilisant pas uniquement les éditions du samedi, mais en utilisant la méthode de Lacy et al. Peut-être serait-il opportun de faire une étude qui ne ferait aucun échantillonnage et considérerait l'ensemble du corpus accessible sur BANQ (1910-2011) et le compléterait avec les éditions publiées depuis (2012-2018) et accessibles sur le site web du *Devoir*.

Il faudrait ensuite utiliser notre méthodologie pour mesurer la place relative d'autres sujets dans les pages du quotidien, en prenant soin de confectionner des thésaurus pertinents (sur l'économie ou l'information internationale, par exemple). Les indices alors obtenus seraient appelés « indice économie » ou « indice international ».

Il faudrait enfin tester notre indice sur d'autres quotidiens pour comparer la place relative de la culture dans *Le Devoir* à celle qui est faite dans ces autres publications.

En dépit de ses imperfections, nous croyons que généralement, notre indice reflète assez fidèlement la place véritable de la culture dans les pages du journal fondé par Henri Bourassa au fil des ans. *Le Devoir* « a toujours fait mentir ceux [...] qui se contentent [...] de l'analyser avec des mesures sèches », écrivait Lise Bissonnette (1994, p. 13). Nous espérons que la « mesure sèche » que nous proposons ici en est une que *Le Devoir* ne parviendra pas à faire mentir. ■

Jean-Hugues Roy est professeur à l'École des médias de l'Université du Québec à Montréal, et responsable du baccalauréat en communication (journalisme).

Références

- ABBYY (2018). *OCR server : conversion documents automatisée / ABBYY Recognition Server*. [En ligne] www.abbyy.com.
- Baillargeon, Normand et Pichette, Jean (1994). Modernité et critique musicale : 1910-1961. Dans Robert Lahaise (dir.), *Le Devoir : reflet du Québec au 20^e siècle* (p. 215-250). Montréal : Hurtubise HMH.
- Bélair, Michel (2010). L'affirmation culturelle. Dans Jean-François Nadeau (dir.), *Le Devoir : Un siècle québécois* (p. 174-175). Montréal : Les Éditions de l'Homme.
- Bérubé, Gérard (2010). Une idée de l'économie. Dans Jean-François Nadeau (dir.), *Le Devoir : Un siècle québécois* (p. 182-183). Montréal : Les Éditions de l'Homme.
- Bibliothèque et Archives nationales Québec (2017). *Le Devoir, 1910- (Montréal). BANQ numérique - Patrimoine québécois*. [En ligne] numerique.banq.qc.ca.
- Bilodeau, Ernest (1916). Notes d'art : À Saint-Sulpice. *Le Devoir*, 18.12.1916, 1.
- Bird, Steven, Klein, Ewan et al. (2009). *Natural language processing with python*. Sebastopol : O'Reilly Media Inc.

- Bissonnette, Lise (1994). Une œuvre de liberté. Dans Robert Lahaise (dir.), *Le Devoir : reflet du Québec au 20^e siècle* (p. 9-13). Montréal : Hurtubise HMH.
- Bourassa, Henri (1920). La presse et les œuvres IV. *Le Devoir*, 08.11.1920, p. 1.
- Carignan, Marie-Eve et Martin, Claude (2017). Analyse de statistiques historiques sur le lectorat du quotidien québécois *Le Devoir* de 1910 à 2000. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 70 (3), 55-79.
- Cayouette, Pierre (1995). Un reflet de l'évolution culturelle du Québec. *Le Devoir*, 18.03.1995, p. E12-E14.
- Church, Kenneth Ward et Hanks, Patrick (1990). Word association norms, mutual information, and lexicography. *Computational Linguistics*, 16 (1), 76-83.
- Cormier, Sylvain (2010). Valse-hésitation. La musique populaire dans les années 1950. Dans Jean-François Nadeau (dir.), *Le Devoir : Un siècle québécois* (p. 132-133). Montréal : Les Éditions de l'Homme.
- Danielson, Wayne A., Lasorsa, Dominic L. et al. (1992). Journalists and novelists : A study of diverging styles. *Journalism Quarterly*, 69 (2), 436-446.
- Descôteaux, Bernard (1999). Une voix libre et indépendante. *Le Devoir*, 22.03.1999, p. A6.
- Dupire, Louis (1926). Prenons tout de suite l'offensive ! *Le Devoir*, 19.04.1926, p. 1.
- Filion, Gérard (1947). Positions sur les problèmes culturels. *Le Devoir*. [En ligne] www.ledevoir.com, 19.04.1947.
- Firth, John Rupert (1957). A synopsis of linguistic theory 1930-1955. Dans Philological Society (dir.), *Studies in Linguistic Analysis*.
- Fowler, Gilbert Len (1978). The comparative readability of newspapers and novels. *Journalism Quarterly*, 55 (3), 589-591.
- Gasher, Mike et Gabriele, Sandra (2004). Increasing circulation ? a comparative news-flow study of the Montreal Gazette's hard-copy and on-line editions. *Journalism Studies*, 5 (3), 311-323.
- Gingras, Pierre-Philippe (1985). *Le Devoir*. Montréal : Éditions Libre Expression.
- Hamel, Réginald (1994). Les pages littéraires : 1910-1993. Dans Robert Lahaise (dir.), *Le Devoir : reflet du Québec au 20^e siècle* (p. 182-214). Montréal : Hurtubise HMH.
- Heylen, Kris et Bertels, Ann (2016). Sémantique distributionnelle en linguistique de corpus. *Langages*, 201, 51-64.
- Karatzas, Dimosthenis, Shafait, Faisal et al. (2013). ICDAR 2013 robust reading competition. Dans *2013 12th International Conference on Document Analysis and Recognition* (p. 1484-1493). Washington, États-Unis.
- Kettunen, Kimmo, Koistinen, Mika et al. (2017). Research and development efforts on the digitized historical newspaper and journal collection of The National Library of Finland. Dans *Digital Humanities in the Nordic Countries 3rd Conference*. Helsinki, Finlande.

Lacroix, Laurier (1994). Le Devoir et l'art du vingtième siècle au Québec. Dans Robert Lahaise (dir.), *Le Devoir : reflet du Québec au 20^e siècle* (p. 163-181). Montréal : Hurtubise HMH.

Lacy, Stephen, Riffe, Daniel et al. (2001). Sample size for newspaper content analysis in multi-year studies. *Journalism & Mass Communication Quarterly*, 78(4), 836-845.

Laramée, François Dominic (2018). *Important Matters from Afar - Migration and the French colonial Atlantic as imagined by the periodical press, 1740-61*. Communication présentée à ESSHC 2018.

Laurendeau, André (1948). Bloc notes : Intervention politique. *Le Devoir*, 23.09.1948, p. 1.

Le Devoir (1910). Aux hommes d'affaires. *Le Devoir*, 10.01.1910, p. 2.

Le Devoir (1911). Aux lectrices du "Devoir". *Le Devoir*, 07.10.1911, p. 1.

Le Devoir (1920). Les dangers du cinéma. *Le Devoir*, 30.04.1920, p. 5.

Le Devoir (1923). Une lettre du cardinal. *Le Devoir*, 17.12.1923, p. 2.

Le Devoir (2010). Des pages à voir - *Le Devoir* des années 1990. *Le Devoir*, 09.01.2010, p. 32.

Lemaire, Benoît (2008). Limites de la lemmatisation pour l'extraction de significations. Dans *9^e Journées internationales d'analyse statistique des données textuelles* (p. 725-732). Lyon, France.

Lever, Yves (2010). Une relation orageuse au cinéma. Dans Jean-François Nadeau (dir.), *Le Devoir : Un siècle québécois* (p. 55-57). Montréal : Les Éditions de l'Homme.

Malmgren, Dean (2014). *Textract*. Github. [En ligne] github.com.

Merrill, John C (2000). Les quotidiens de référence dans le monde. *Les Cahiers du journalisme*, 1 (7), 10-15.

Nadeau, Jean-François (2010). À l'ombre des années folles. Dans Jean-François Nadeau (dir.), *Le Devoir : Un siècle québécois* (p. 48-51). Montréal : Les Éditions de l'Homme.

Nadeau, Jean-François (2010). *Le Devoir. Un siècle québécois*. Montréal : Les Éditions de l'Homme.

Nadeau, Jean-François (2017). 100 années du « Devoir » enfin numérisées. *Le Devoir*, 05.05.2017, p. B2.

Ouimet, Paul G. (1910). La musique au Canada. *Le Devoir*, 04.06.1910, p. 5.

Pelletier, Georges (1918). Le retour au terroir. *Le Devoir*, 23.01.1918, p. 1.

Pincemin, Bénédicte (1999). *Diffusion ciblée automatique d'informations : conception et mise en œuvre d'une linguistique textuelle pour la caractérisation des destinataires et des documents*. [Doctorat] Université Paris IV Sorbonne, Paris, France.

Rizkallah, Élias (2018). *Le corpus : sa constitution et son prétraitement*. Communication présentée à FSH8050 - Analyse textuelle informatisée en humanités numériques, UQAM.

Royer, Jean (1985). 75 ans d'informations culturelles. De l'autoportrait à l'ouverture au monde. *Le Devoir*, 02.03.1985, 21, p. 31.

Ryan, Claude (1970). 1910-1970 : Le Devoir d'hier et d'aujourd'hui. *Le Devoir*, 10.01.1970, p. 4.

Sahlgren, Magnus (2006). *The word-space model: Using distributional analysis to represent syntagmatic and paradigmatic relations between words in high-dimensional vector spaces*. [Doctorat] Linguistique, Université de Stockholm, Stockholm, Suède.

Schmid, Helmut (1995). *TreeTagger - a part-of-speech tagger for many languages*. [En ligne] www.cis.uni-muenchen.de.

Shields, Alexandre (2010). Grève d'Asbestos. Dans Jean-François Nadeau (dir.), *Le Devoir : Un siècle québécois* (p. 106-107). Montréal : Les Éditions de l'Homme.

Szántó, András, Levy, Daniel S. et al. (2004). *Reporting the arts II : News coverage of arts and culture in America*. National Arts Journalism Program, Columbia University, New York, États-Unis.

Tanner, Simon, Muñoz, Trevor et al. (2009). Measuring mass text digitization quality and usefulness : Lessons learned from assessing the OCR accuracy of the British Library's 19th century online newspaper archive. *D-Lib Magazine*, 15 (7/8).

Watine, Thierry (2000). *Le Devoir* est-il encore un journal de référence ? *Les Cahiers du journalisme*, 1 (7), 28-47.